

XYZ. La revue de la nouvelle

Agate et métal

André Carpentier



Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4040ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carpentier, A. (2001). Agate et métal. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 13–16.

Agate et métal

André Carpentier

*I can't be satisfied with the colossal job
of merely living.*

SYLVIA PLATH

Midi de touffeur sur l'autoroute. Un soleil de dessin d'enfant éclabousse un paysage tremblant d'épinettes, de salicaires et de bardanes, tout ça mis dans un grand chaudron sur un feu au maximum, comme pour recueillir le gras de chair et d'os. Dans l'autobus Québec-Montréal, des femmes qui s'empoignent le col coudoient des hommes qui se pincet le menton, qui côtoient des jeunes filles très bien, qui dévisagent des ados vêtus de chair jusqu'à la taille et qui se fourrent dans le nez tous les doigts d'une main en fronçant les sourcils. Il y a là tout ce qu'il faut pour composer la faune d'un autobus, y compris un couple qui se lèche et pourlèche avec allant, comme s'ils étaient seuls à être seuls, un grisonnant et une jeune blonde engagés dans des étreintes explicites, tendues entre caresses et empoignades, et dont les ébats frôlent l'intensité 8,5 à l'échelle de l'adultère. On dirait qu'ils s'approprient le temps et le lieu en adoptant la devise d'Omar Khayyam : *Tout ce qui n'est pas plaisir, s'en abstenir*. Et ça choque les empoigneuses que ces deux-là harmonisent sans gêne une chaîne de petits bonheurs tactiles ; ça agace les pinceurs qu'ils s'enfouissent la bouche et les doigts dans la trouée de vêtements qui bâillent ; et ce palpage ardent de corps qui se gonflent bouleverse les jeunes filles. Les ados changent de main, les droitiers essayent la gauche, et vice-versa.

Ces amoureux offensants, on les dirait solitaires et solidaires comme des danseurs de tango aux jambes qui se torsadent et au regard fiché dans le regard. Pourtant, entre eux, les relations semblent mal accordées, moins en raison de l'écart d'âge, pourtant troublant, qu'à cause de la différence entre ce qu'elle veut de lui, c'est-à-dire lui, et ce qu'il peut donner, à savoir des

après-midi et des samedis. Pour faire simple, disons qu'il est comme l'hippopotame, qui n'a pas encore choisi entre la vie aquatique et la vie terrestre. Et quand il lui sert cette comparaison, elle lui répond que c'est parce que l'hippopotame n'a pas saisi la question, tandis que lui, le *vieux baby coïncé*, comme elle l'appelle, il l'a bien comprise ! *Mais oui !* il le sait qu'il a compris, *la question n'est pas là !* La discussion se gonfle et crève toujours dans ce cul-de-sac.

Lui, c'est un baby-boomer comme la plupart des baby-boomers, né dans une famille culturellement déficiente et répressive sur le plan émotionnel, tôt devenu prof d'astronomie dans un collège parce qu'il faut faire quelque chose de sa vie dans la vie. Une tête frottée à mille épaules de femmes, un intrigant qui a toujours les quatre as dans sa manche pour l'emporter sur les dames et les valets. Mais en même temps, le genre qui lit des romans ça d'épais pour amoindrir la perspective d'une existence minable et interminable. Il y a tellement de ce qu'il a raté dans ce qu'il est devenu qu'on le dirait sans évolution. Sans compter toutes ces petites choses agaçantes de la vie qu'à vingt ans il croyait bien maîtriser et qu'à cinquante il ne comprend plus. *Une seule issue*, hurle-t-il souvent, *tout vivre tout de suite avant que la garantie n'expire !*

Elle, c'est un clown fragile à poitrail blanc et à nez rouge, qui traîne son cirque dans des fêtes privées et des centres commerciaux, une blondine aux yeux mêlés de métal et d'agate, comme le chat de Baudelaire. Une nymphette qui vient tout juste de quitter l'école et le giron paternel à la vitesse de l'expansion de l'univers. Le genre qui ne fait pas les choses à moitié, qui peut se fendre en quatre pour faire la gueule comme pas deux. Son baladeur hurlant du métal, c'est sa manière à elle de se tenir à part et de se fouiller. Parfois, avec lui, elle a des silences qui sont des fleurs ; mais d'autres fois, on dirait plutôt des briques qui tombent de haut ou des couteaux qui viennent de loin. C'est ce qu'elle appelle des relations d'égal à égal.

Le boomer aime à dire qu'il y a chez la blondine de ces petites choses qui chez d'autres lui gâteraient le plaisir, ses cris,

ses trépidations, ses grossièretés même, qui sont, dit-il, le fait d'une spontanéité exemplaire. Il se plaît auprès d'elle parce que c'est elle et parce qu'elle le divertit de l'agitation et des mirages de la vie, et peut-être aussi à cause de son excentricité de clown, qu'il comprend comme un art de vivre et qui l'émeut tant. Cet émoi, qu'il n'oserait avouer ni même nommer, il est trop agréable, trop vital, pense-t-il à son insu, pour avoir envie de s'en passer. Elle, elle l'aime parce que... *ben... parce que*. Parce qu'elle se l'imagine comme un fil d'or dans l'étoffe de son monde à elle. Parce qu'elle croit qu'il lui faut sa corpulence sur elle, ses silences près d'elle, cette connivence avec elle... Elle s'intéresse à elle-même à travers lui. C'est ce qu'elle appelle des relations d'ego à ego.



La route moirée n'en finit pas de s'engouffrer sous l'autobus. La blondine, qui aspire à traverser un moment de sérénité, murmure à l'oreille de son compagnon quelque chose qui commence par *je* et qui rime avec *totem*. Mais le boomer va s'assoupissant comme un bébé, sans doute à cause du dessert, ce Suicide au chocolat qu'il a pris avant de quitter Québec à midi. Alors, ce qui lui tient lieu de parole a les accents d'une fatigue très profonde, une façon de *Ab!* bâillé à répétition, car depuis quelques minutes déjà, il se fraye un chemin vers un matériau refoulé propre à le jeter dans des délires aussi aberrants qu'hermétiques et qu'au réveil il s'empressera d'oublier. S'il est un professeur d'astronomie au collégial, sur la planète, à cette seconde précise, qui se fout, mais alors là complètement, de l'éclair qui aurait produit le premier acide aminé, donc la vie, c'est bien lui, le boomer somnolent... qui a beau se planter le nez à la fenêtre, tout ce qu'il voit, c'est la poignée de sable qui a servi à fabriquer la vitre!

La blondine, qui ne reste jamais plus de quelques minutes dans le même état, se dit que sa quasi-sérénité du moment ne peut que retomber. D'ailleurs, son regard rubané se veine déjà d'une touche de langueur. Sans doute son côté agate. Il faudra

tantôt la ramasser à la petite cuillère, c'est sûr, et elle sait que son chum officiel du moment, le jongleur, n'y arrivera pas. Il n'y arrive plus. Alors elle se décide à faire un geste pour transformer sa vie en existence. Elle déboutonne délicatement la chemise du vieux baby coincé et en ouvre le col d'un côté de façon à dénuder en partie le torse et l'épaule, puis elle sort de son sac la plume Mont Blanc qu'à Québec, au moment du Suicide, il lui a donnée pour son vingtième anniversaire. Le boomer, qui n'aime rien tant que le meilleur des deux mondes, cligne un œil de travers, mais, loin de se réveiller, aussitôt continue de perdre pied dans le bocal de ses rêves. La blondine retire le capuchon de la Mont Blanc et se met à tracer des mots sur la première côte de l'astronome, juste sous la clavicule, en un lieu inaccessible au regard sans l'aide d'un miroir : « C'est dur... de ne pas t'avoir... toujours... près de ma bouche... »

Quand il va se déshabiller en fin d'après-midi, le boomer, imagine-t-elle, dans un rire gloussant, pour étrenner le bain tourbillon qu'il dit avoir fait installer sur sa terrasse, sa femme, s'entend sa femme légitime, alertée au fait qu'une déclaration d'amour ait surgi sur le torse de son astronome, à coup sûr va s'étonner : *Qu'est-ce que c'est que ce graffiti que tu as là ! S'impac-tienter : Qui se permet d'écrire sur toi comme ça ? S'indigner : T'aurais pas un peu trop dressé ton télescope vers Vénus, durant ton congrès d'astronomes ?*

La blondine à poitrail blanc et à nez rouge, qui se trouve drôle dans sa perversité comme dans ses perversions, et qui se demande des rappels, pense déjà, en plissant les yeux, qu'il y aura un certain plaisir à mettre dans son tort une si fameuse planète. Ça, c'est son côté métal.